

# A Liévin, il y a 40 ans, la plus importante catastrophe minière après-guerre

AFP 23 DÉCEMBRE 2014 À 14:29



Des proches des mineurs attendent devant le site de Saint-Amé le 27 décembre 1974 (Photo AFP)

Il y a 40 ans, le 27 décembre 1974, à la reprise après la trêve de Noël, un coup de grisou, à 6H30, emporte 42 hommes descendus à la fosse des Six-Sillons à Liévin (Pas-de-Calais).

C'est la plus grande catastrophe minière en France d'après-guerre, alors que les charbonnages sont déjà sur le déclin.

«Je reçois un simple coup de fil pour me dire que mon père est hospitalisé à Lens après un accident. C'est sur la route que j'apprends la catastrophe. A l'hôpital, mon père est très grièvement atteint. Il a le visage boursoufflé, impacté de poussières de charbon. Il n'est pas très reconnaissable», raconte André Verez.

Impossible, pour ce fils de mineur, d'oublier ce jour du 27 décembre 1974. «Une journée très, très particulière», note le président de l'association des victimes de la catastrophe de Liévin. Au 40e anniversaire, il ne reste plus qu'un rescapé direct sur huit. Le père d'André Verez est, lui, aujourd'hui décédé.

Il avait fallu huit semaines pour lui nettoyer le visage des particules de charbon. Il avait eu les mains palmées, les doigts soudés par la chaleur. Après sa rééducation, il a été envoyé dans un autre établissement où il n'aura travaillé que trois jours, avant d'arrêter définitivement.

«Mon père a fait des cauchemars la nuit pendant des mois, des années. Il a vu des amis victimes. Lui est remonté avec un copain, à deux, tant bien que mal», rapporte encore André Verez.

Pour faire vivre la mémoire de ces mineurs, il participe chaque année avec son association aux commémorations: «Se souvenir, commémorer, rapprocher. Mais dans le temps cela ne peut pas durer. Il a fallu trouver une autre voie pour transmettre la mémoire», explique M. Verez.

Avec d'autres volontaires, il se rend depuis deux ans dans des écoles pour parler du terrible jour J, évidemment, mais aussi plus largement de la vie du mineur.

«On leur parle de la réalité de la vie, par exemple d'une époque où les enfants de 12 ans étaient appelés à la mine. On leur montre des objets que, pour certains, ils n'avaient jamais vus», souligne-t-il.

Liévin présente plusieurs expositions à l'occasion de cet anniversaire, souvent en partenariat avec le Centre historique minier de Lewarde: sur la Sainte-Barbe, - la patronne des mineurs fêtée chaque 4 décembre - les dangers de la mine, la ville en deuil.

Le 27 décembre, un grand défilé traversera le quartier de Saint-Amé, où vivaient les mineurs et où il ne reste que les corons, avant une cérémonie officielle, notamment. Une flamme sera allumée en hommage aux victimes, dont les 42 noms seront lus à voix haute.

Vingt ans après la venue du président François Mitterrand, pour le 20e anniversaire, aucun représentant du gouvernement n'est annoncé.

Une deuxième commémoration, parallèle, est organisée par des militants d'extrême-gauche, en particulier d'anciens maoïstes qui avaient planché, juste après les faits, sur un «tribunal populaire» destiné à faire la lumière sur les responsabilités d'une telle catastrophe.

Ils sont à l'origine d'une deuxième plaque commémorative près de l'église de Saint-Amé: «Aux 42 mineurs envoyés à la mort».

«La catastrophe était programmée, compte tenu du niveau de sécurité dans les fosses», estime ainsi l'un d'entre eux, Jacques Lacaze, du collectif Liévin 1974, ancien responsable local du PCR-ML, groupe maoïste né cette année-là.

- Mémoires divisées -

«C'est un événement qui continue de faire l'objet de mémoires extrêmement divisées», constate avec étonnement Marion Fontaine, chercheuse au centre Norbert Elias, spécialiste de l'histoire sociale et politique du monde ouvrier.

«C'est comme si ce qui se passe autour de Liévin, en tout cas c'est mon hypothèse, permettait de lire toute l'histoire ultérieure de la désindustrialisation et de la crise du monde ouvrier», explique Marion Fontaine.

La catastrophe de Liévin, qui intervient en plein retournement entre fin des Trente Glorieuses et début de désindustrialisation, est une étape dans le basculement opéré dans la représentation du monde ouvrier, estime la chercheuse: de l'ouvrier héroïsé, la société passe à une représentation beaucoup plus misérabiliste.

«C'est voir les mineurs et les ouvriers au mieux comme des perdants, au pire comme le terreau de l'extrême droite. C'est aussi la déception de l'extrême gauche qui s'est beaucoup agitée dans les mines au début des années 70, qui a vu qu'elle ne pouvait pas mobiliser les mineurs, qui fait qu'on a des représentations de plus en plus noires, comme des gens incapables de se révolter», énumère Marion Fontaine.

«Or si les mineurs ne se révoltent pas après Liévin, c'est que le groupe a déjà explosé», conclut-elle.

Une quinzaine d'années après la catastrophe, l'exploitation minière a pris fin dans le nord de la France.

**AFP**

## 0 COMMENTAIRES

---

0 suivent la conversation

**Plus récents** | Plus anciens | Top commentaires